

# NOS PRISONNIERS EN ALLEMAGNE



OFFICIER, commandant le détachement de dragons qui nous menait en Allemagne, faisait de temps à autre arrêter le convoi qui se traînait péniblement sur la route brûlée par le soleil d'août.

Que l'on se garde de croire à une pensée de sollicitude. Il n'était point question de nous procurer quelque repos, mais plutôt de préparer notre initiation à la grandeur et à la supé-

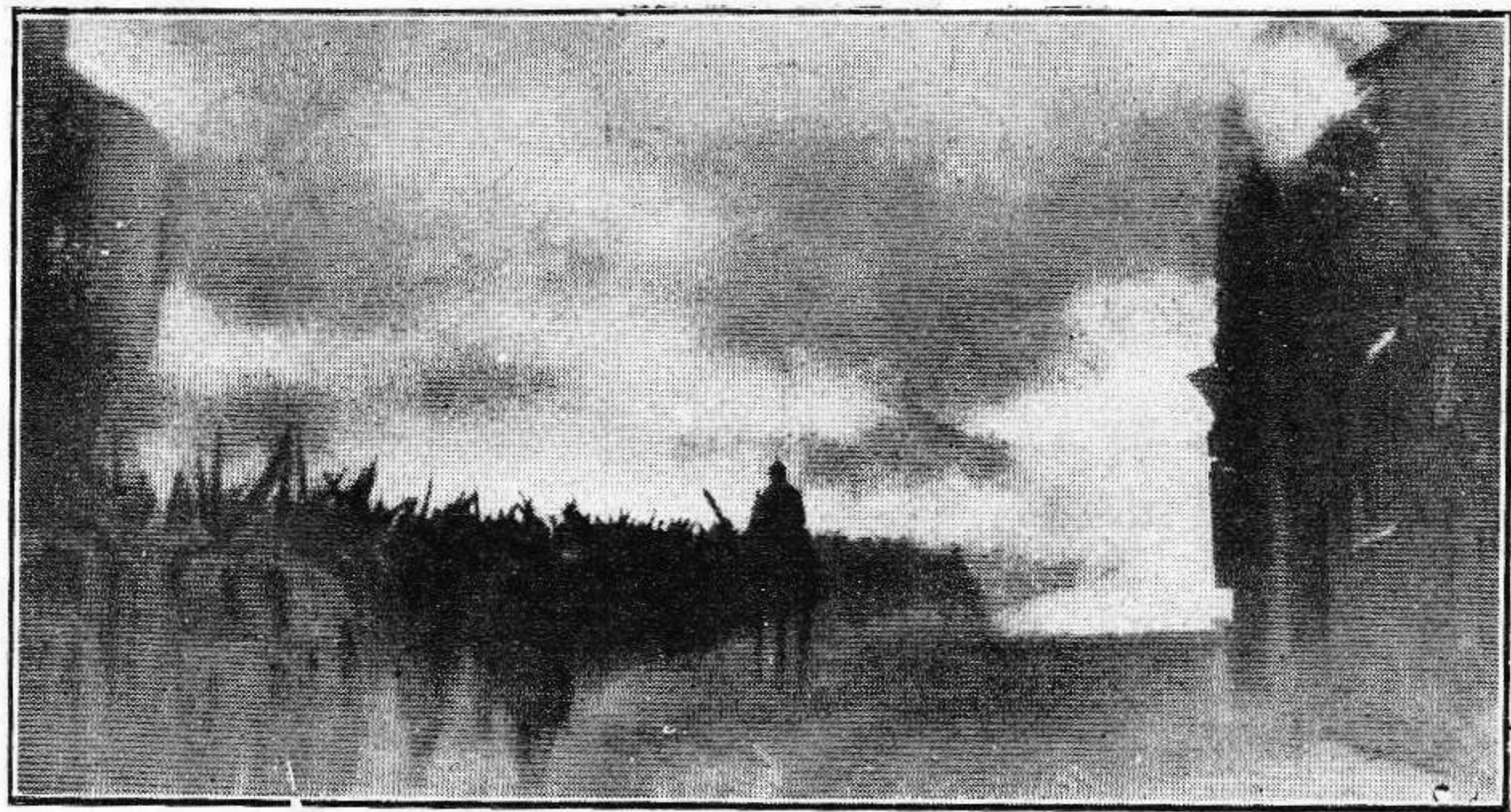
riorité de l' "Uber alles". Tourné vers les ormes plantés en bordure de la grand'route : "Ça sont des arbres allemands", affirmait-il avec emphase. Et dans un café où à notre santé il buvait un demi-blonde : "Ça, bière allemande."

De ces premiers jours de guerre jusqu'à la fin de notre captivité, nous pûmes mesurer l'orgueil systématique et formidable, fait de force cruelle et de suffisance bouffonne, de tout un peuple gonflé de prétention. Plus tard, lorsque les mois, des mois longs comme des années sans pain, apportèrent à nos âmes engourdies l'espoir, puis la certitude d'une revanche, il nous fut loisible de constater que les revers ne diminuaient en rien leur assurance et qu'ils attribuaient le revirement de la fortune à des causes totalement étrangères à leur personnalité. Maintenant encore, pour s'y heurter constamment et malgré l'évidence d'une situation non équivoque, les Alliés sont à même d'éprouver l'inébranlable culte de lui-même que professe l'Allemand avec une arrogance qui nous paraît grotesque si elle n'était inquiétante.

Cette arrogance aveugle, cette foi en sa mission de dominateur et de maître constitue la base de son sentiment patriotique. Il n'était pas inutile d'expliquer brièvement cet état d'esprit particulier pour apprendre au lecteur que si l'Allemand nous traita en esclaves, il croyait sincèrement en avoir le droit.

\* \* \*

La plupart des prisonniers belges arrivèrent en Allemagne aux mois d'août, septembre et octobre, à une époque où, comme



Troupes allemandes en marche dans un village en feu. (1914)

le disaient les Allemands avec un sourire plaisant, "rien n'était préparé pour les recevoir".

Les contingents principaux, acheminés vers l'Allemagne soit

par la route, soit par des convois à bestiaux, furent dirigés pour la plupart sur le Hanovre et répartis à Munster, à Celle et à Soltau. Interminable voyage pour lequel aucun ravitaillement n'était prévu et que certains accomplirent avec, pour toutes provisions, une betterave arrachée au bord d'un champ.

Munster était un camp militaire allemand. On logea quelques prisonniers dans les baraques délaissées par les troupes envoyées sur les différents fronts. Mais un grand nombre d'entre eux furent parqués dans un enclos où dix tentes immenses avaient été dressées à la hâte. Ces tentes pouvaient contenir 500 hommes, à condition de les empiler les uns sur les autres. On en mit 800.

A Soltau, c'était mieux encore. Rien n'existait que la lande



Prisonniers belges arrivant au camp.

dont on se hâta de clôturer quelques hectares. Avec des bûches volées, avec des couteaux de poche, avec les ongles, on se creusa des terriers où, tassés les uns contre les autres, on cherchait à maintenir une température plus amène que celle de l'extérieur. Ces garennes n'avaient rien à envier à celles du renard ou du lapin. Certaines furent même perfectionnées et pourvues d'un double fond permettant à leurs habitants d'échapper aux différentes corvées. Ces catacombes ne durèrent que quelques semaines, les Allemands se décidant à nous faire édifier nous-mêmes notre propre camp. Sans souci des compétences individuelles, la main-d'œuvre fut employée avec le plus complet éclectisme, chacun étant astreint à un travail identique, celui du transport des solives, des planches, des terrassements et de la construction des baraques.

Au début de la captivité, nous fûmes très mal nourris. Chaque prisonnier se rappelle encore certaines soupes à la "panse" de vache et à la morue putréfiée qui empestaient l'atmosphère à cinq cents mètres des cuisines. Il me souvient également d'une étonnante soupe à la betterave qui incitait la longue file de prisonniers rapportant cette pitance à pousser en chœur et sans mesure des meuglements qui eussent attendri tous autres pasteurs d'hommes que nos gardiens.

Bref, nous recevions chaque jour : le matin, un bol de café et 300 grammes de pain, ration portée plus tard à 250 grammes, à midi ce potage peu roboratif et le soir, soit encore du café ou

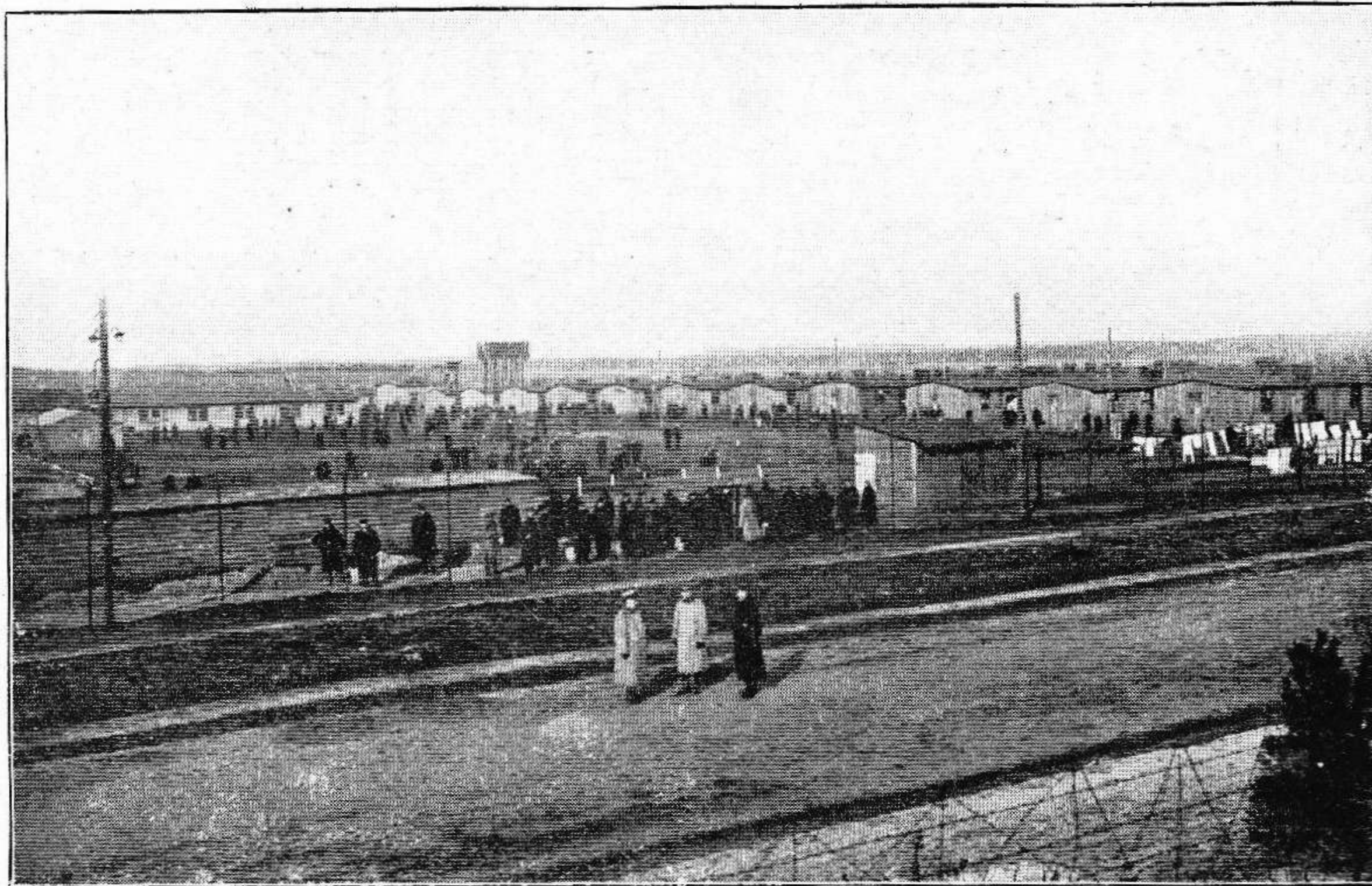


une sorte de bouillie à la farine d'haricots véreux. On devine si ce régime nous donnait de belles couleurs.

Ces premiers mois, pendant lesquels, ignorant tout de la marche des opérations ou apprenant de la bouche d'une sentinelle crédule la prise de Belfort et l'investissement de Calais, privés de tout rapport avec nos familles, dénués pour la plupart de ressources pécuniaires qui d'ailleurs ne nous eussent servis de rien, ces premiers mois, dis-je, furent atrocement pénibles. Ignorants du futur, nous croyions néanmoins à la brièveté de la guerre. Cette attente incessante et toujours déçue ne fut pas un des moindres parmi les tourments moraux des cinquante mois de captivité.

Cette période fut celle des tâtonnements ; complètement isolés du reste du monde, nous avions l'impression d'être transportés sur une autre planète et devons organiser complètement notre vie, depuis les nécessités matérielles les plus vulgaires jusqu'aux besoins spirituels, sur des bases entièrement neuves et combien fallacieuses. Formés, suivant les affinités et les sympathies, en groupes solidaires, nous vîmes à bout de la misère morale et diminuâmes dans la mesure de nos piètres moyens le dénuement inouï où nous laissait croupir l'autorité allemande.

Celle-ci ne se préoccupait de notre état physique que pour nous faire passer, uniformément et périodiquement, à la " piqueuse anti-typique ", opération superflue, dont nous revenions fébriles et malades, et dont plusieurs, faute d'examen préalable, ne revinrent pas du tout. Il serait déplacé de faire intervenir dans ces circonstances le moindre souci d'hygiène de la part des commandants de camp. Sans linge, vêtus des hardes que nous portions le jour de notre capture —



Camp de Soltau.



Prisonniers au camp de Hameln.



Camp de Soltau.

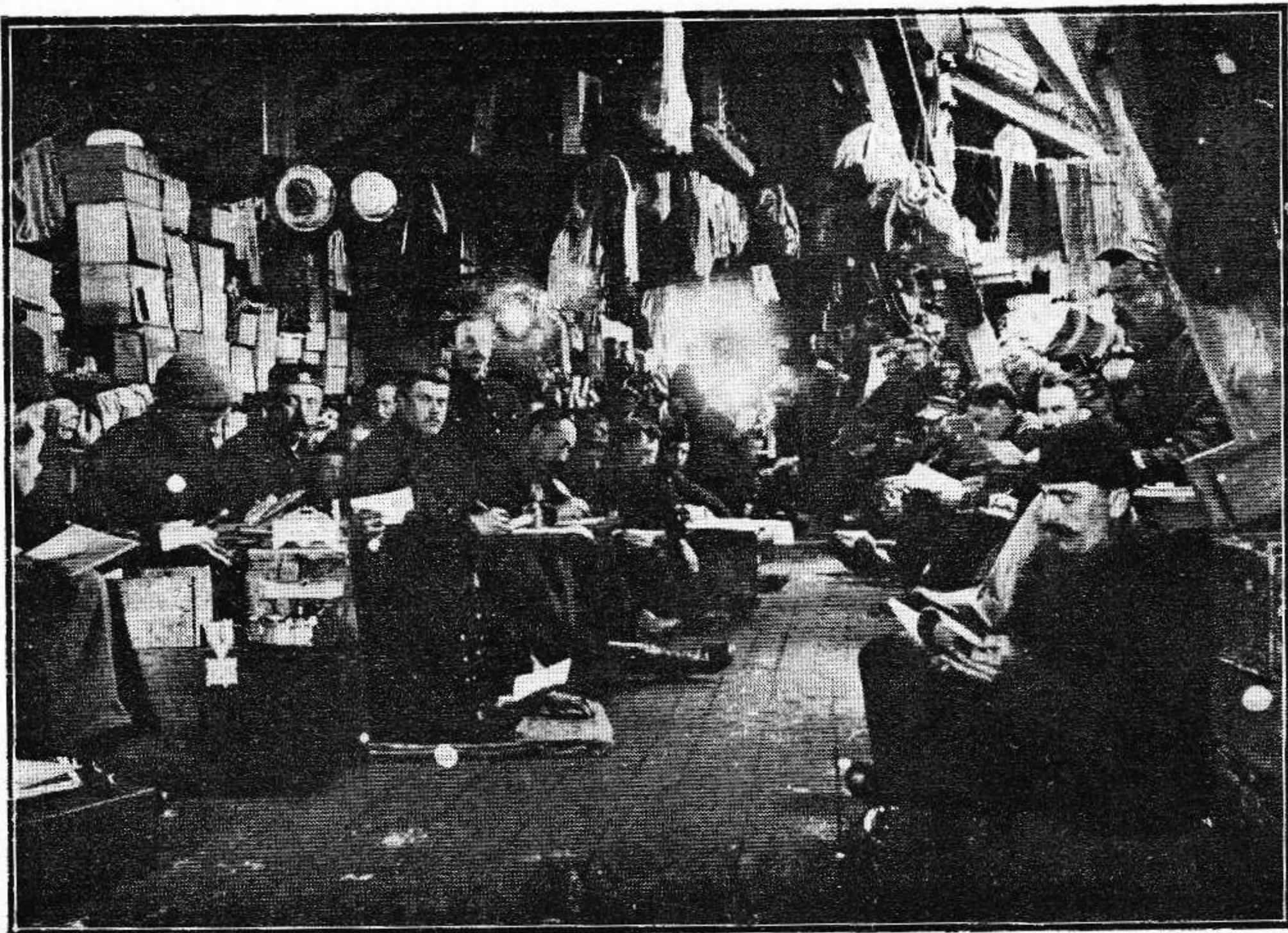
beaucoup n'avaient même pas de capote et certains étaient en pantoufles, — nous ne nous déchaussions que pour nous laver les pieds ; c'est-à-dire qu'un grand nombre d'entre nous sont restés trois mois sans faire voir à leurs orteils la lumière du jour autrement que par l'entre-bâillement des semelles. On me pardonnera de badiner quelque peu avec de mauvais souvenirs, mais c'est le meilleur traitement que l'on puisse leur infliger et il a sur celui que nous faisions subir les Boches l'avantage de rester inoffensif.

Bi quotidiennement, une vague de sentinelles déferlait dans l'enclos, que ce fût à Soltau, à Munster ou

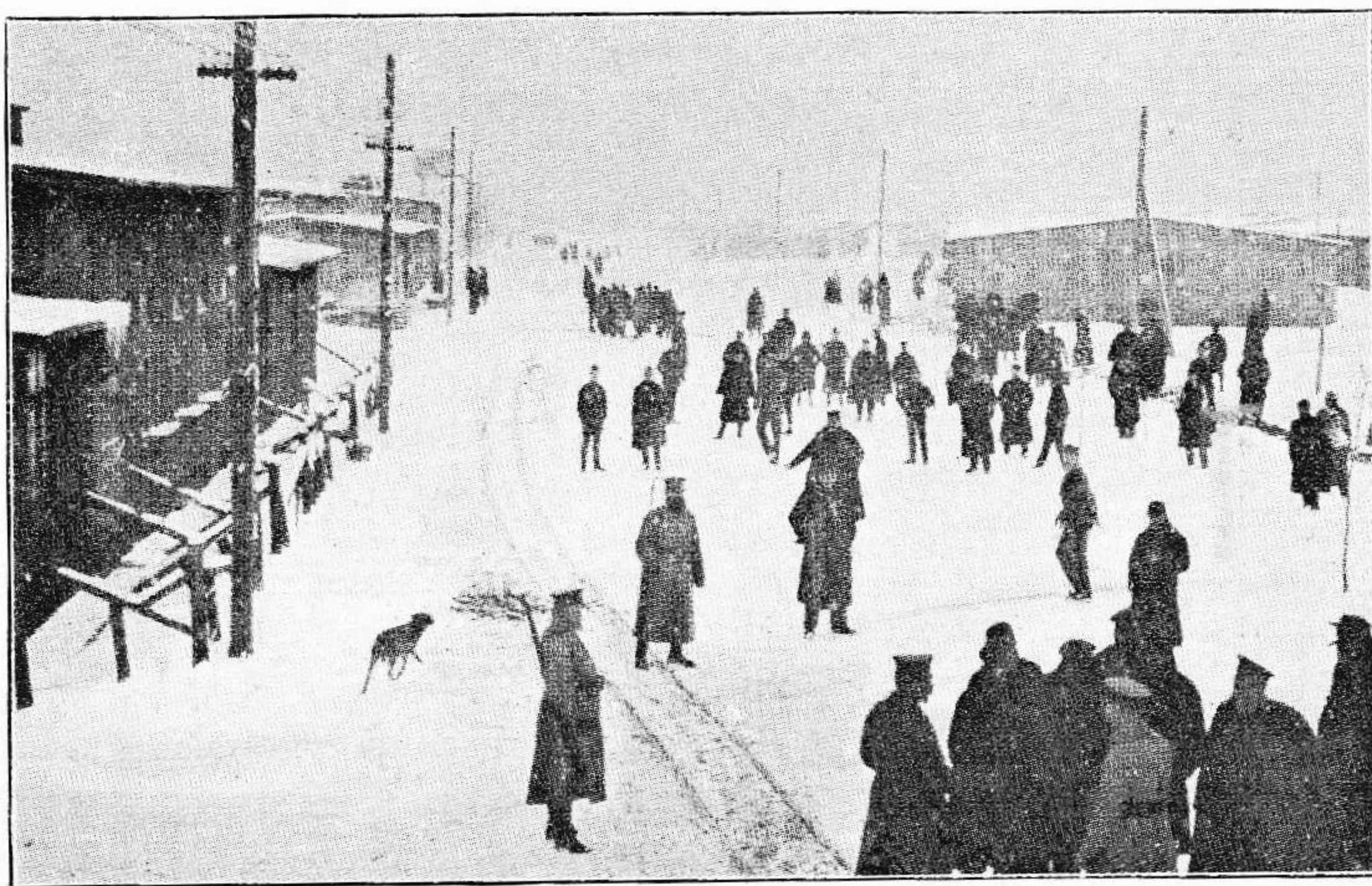
à Celle, pour y requérir des corvées. Corvées de défrichage, corvées de construction de baraques, corvées de cuisine — les plus recherchées car on en sortait rarement sans un rogaton — et, enfin, la corvée des latrines réservée spécialement aux professions libérales. J'ai gardé le souvenir attendri d'un aimable professeur à la Faculté de Lille qui fut, pendant six mois, sans abandonner un sourire de philosophie résignée, de garde à l'interminable et préhistorique petit endroit.

Rassemblés dans un coin à coups de matraque, de plat de sabre et à l'aide de dogues dressés d'après les méthodes militaires prussiennes, nous étions, le revolver sous le nez, dirigés vers les différents chantiers. Bien que toute peine mérite salaire, d'après l'adage universel, nous travaillions pour le roi de Prusse, car non seulement nous n'étions pas subventionnés en conséquence, mais encore les sentinelles auxquelles nous remettions quelque monnaie pour qu'elles consentissent à nous rapporter du village voisin un hareng ou un pot de miel, étaient généralement atteintes le lendemain d'une amnésie complète qu'il eût été de mauvais goût de leur faire remarquer.





Intérieur d'une baraque.



Aspect du camp de Soltau en hiver.

Chose curieuse, les Allemands, tout en ayant compris immédiatement le parti qu'ils pouvaient tirer du supplément de main-d'œuvre que nous représentions, avaient mis quelque temps à

l'utiliser d'une façon rationnelle. C'est seulement dans les premiers mois de 1915 qu'ils commencèrent à faire servir les prisonniers à la mise en valeur des plus ingrates parmi leurs terres et à les répartir dans les centres industriels suivant les besoins créés par une large mobilisation. A cette époque, Munster presque tout entier fut transféré à Soltau où 25,000 Belges se trouvèrent concentrés prêts à être dispersés. Les mines de sel, les charbonnages, les coupes de bois, les travaux agricoles, de défrichage, de drainage, d'assèchement, les édifications de villages modèles, etc., engloutirent les



Camp de Soltau (colonie de Lichtenhorst). Prisonniers occupés à des travaux de terrassement et d'assèchement des marais.

huit dixièmes de cet effectif. Les Allemands désignaient les détachements sous le nom de kommandos, et nombre de parents belges doivent se rappeler avec un serrement de cœur Cordingen, de Bohmte, de Muggerbuggermore, etc. C'étaient là des enfers. Nombre de nos camarades y périrent de froid, de faim ou à la suite de mauvais traitements. Chacun sait aujourd'hui ce qu'est l'institution essentiellement allemande du poteau; j'ai vu, par un jour d'hiver et de bise, à Cordingen, douze de mes malheureux compatriotes, à demi-vêtus, liés au poteau pendant quatre heures dans la neige glacée jusqu'à mi-jambes. Un volume ne suffirait pas à donner une peinture suffisante de ces horreurs et à exprimer leur épouvante. J'ai tenté d'y réussir dans mon livre *Les Ronces de Fer* paru à la *Renaissance d'Occident* (1) dont les allégations ont été scrupuleusement contrôlées et vérifiées par moi-même durant quatre ans de bagne.

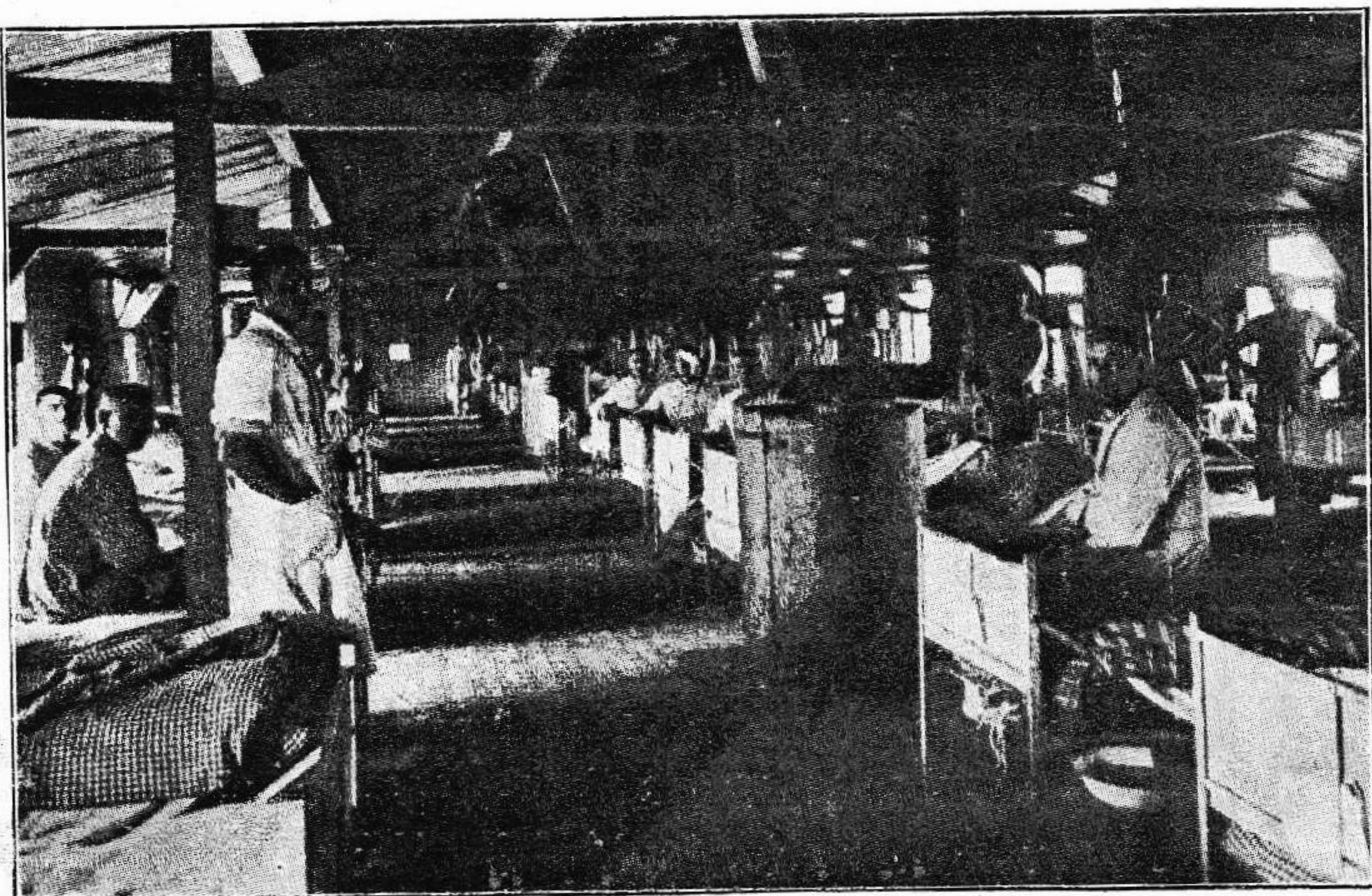
Par un raffinement de tortionnaires orientaux, les Allemands se plurent parfois à envoyer, au fond de la Silésie ou dans un coin perdu du Brandebourg, un Belge tout seul de

sa nationalité avec trente Russes. On devine si la conversation et les échanges d'idées en étaient réduits aux gestes les plus élémentaires. Imagine-t-on la détresse morale du malheureux

abandonné de la sorte? La plus douloureuse des épreuves était réservée aux prisonniers désignés pour les mines de sel. Astreints à un travail éreintant, à six ou neuf cents mètres du sol, par une chaleur étouffante, les yeux blessés et cuits par les vives clartés que projettent les veines salines, ils sortaient de là épuisés, anémiés, usés, crachant le sang, leur santé irrémédiablement compromise.

Les travaux recherchés, et il s'en trouvait, puisque tous nous étions astreints à en exécuter, étaient les travaux agricoles. On courait la chance de rencontrer, dans la ferme ou le domaine, un patron ou

une patronne compâtissants ou plutôt soucieux de conserver l'intégrité des forces à leurs esclaves qui, par là, se voyaient convenablement alimentés.



Hôpital du camp de Soltau.

(1) *Les Ronces de Fer*, édition du groupe et de la revue *La Renaissance d'Occident*, 95, rue Berckmans, Bruxelles.



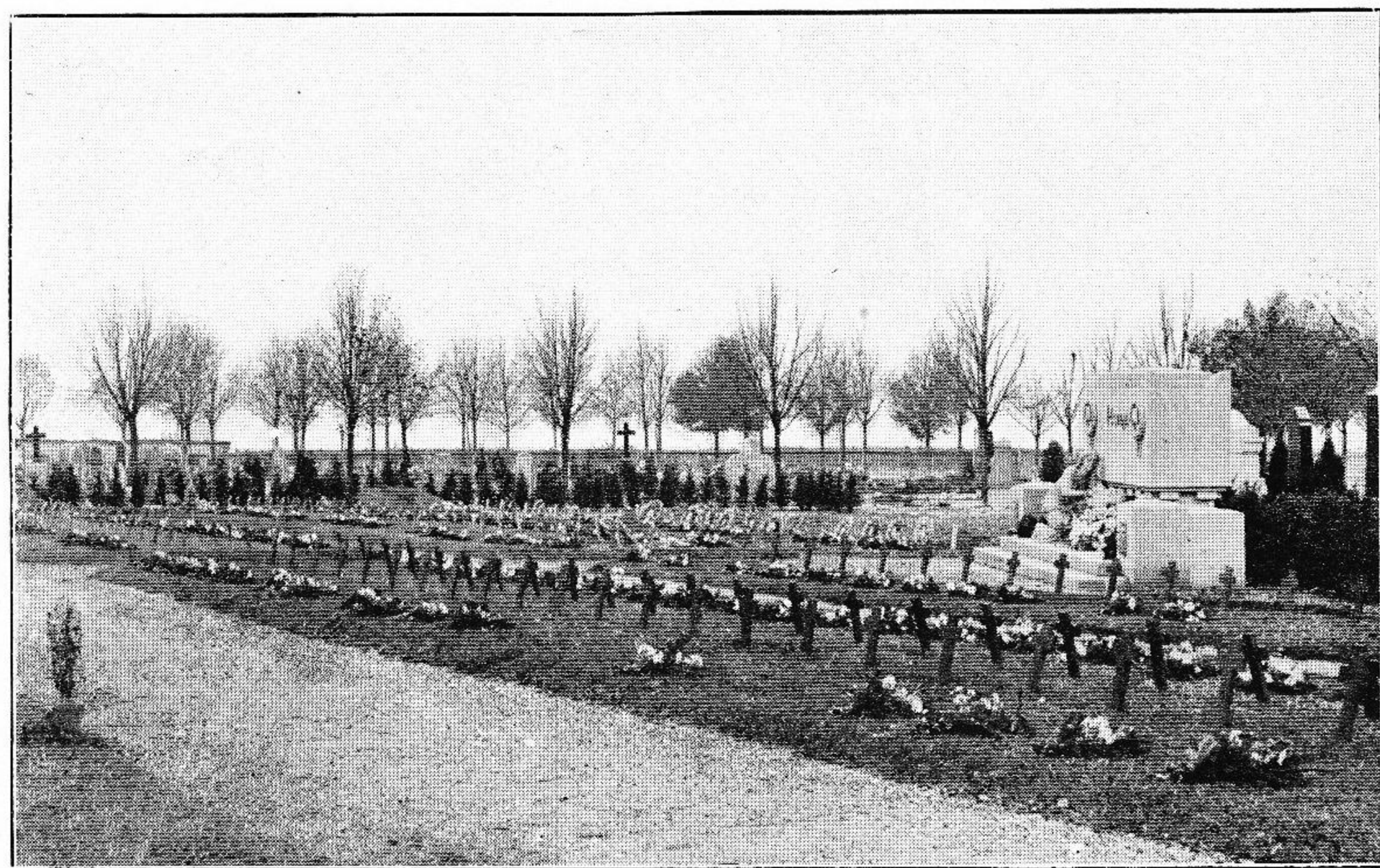
A quoi bon énumérer la liste fastidieuse des différents emplois ? Pour ma part, et peut-être parce que j'étais classé comme " intellectuel ", je fus tour à tour charpentier, maçon, cantonnier, bûcheron, terrassier, jardinier, manoeuvre dans une houillère, coupeur de roseaux dans les marais et débardeur dans une fabrique de sucre.

Il n'importe. Que l'on ait été forgeron, table ou cuvette, les résultats étaient identiques. On perdait à ces différents métiers la santé, la bonne humeur et la confiance. Nous ne rencontrions autour de nous qu'hostilité, nargue ou haine. Et, détail stupéfiant, aucun des Allemands, civils ou militaires, impérialistes ou socialistes, catholiques, protestants ou juifs, que nous ayons approchés n'a consenti à accuser la responsabilité de l'Allemagne dans les origines de la guerre. Tous, au contraire, jusqu'à ce qu'ils eussent reconnu l'inutilité de leur argumentation, s'essayaient, parfois même mielleusement, à nous convaincre de l'innocence et de la pureté de la vertueuse Germanie. Je suis persuadé qu'ils étaient de bonne foi et considère cet état d'esprit comme infiniment plus dangereux que l'hypocrisie.



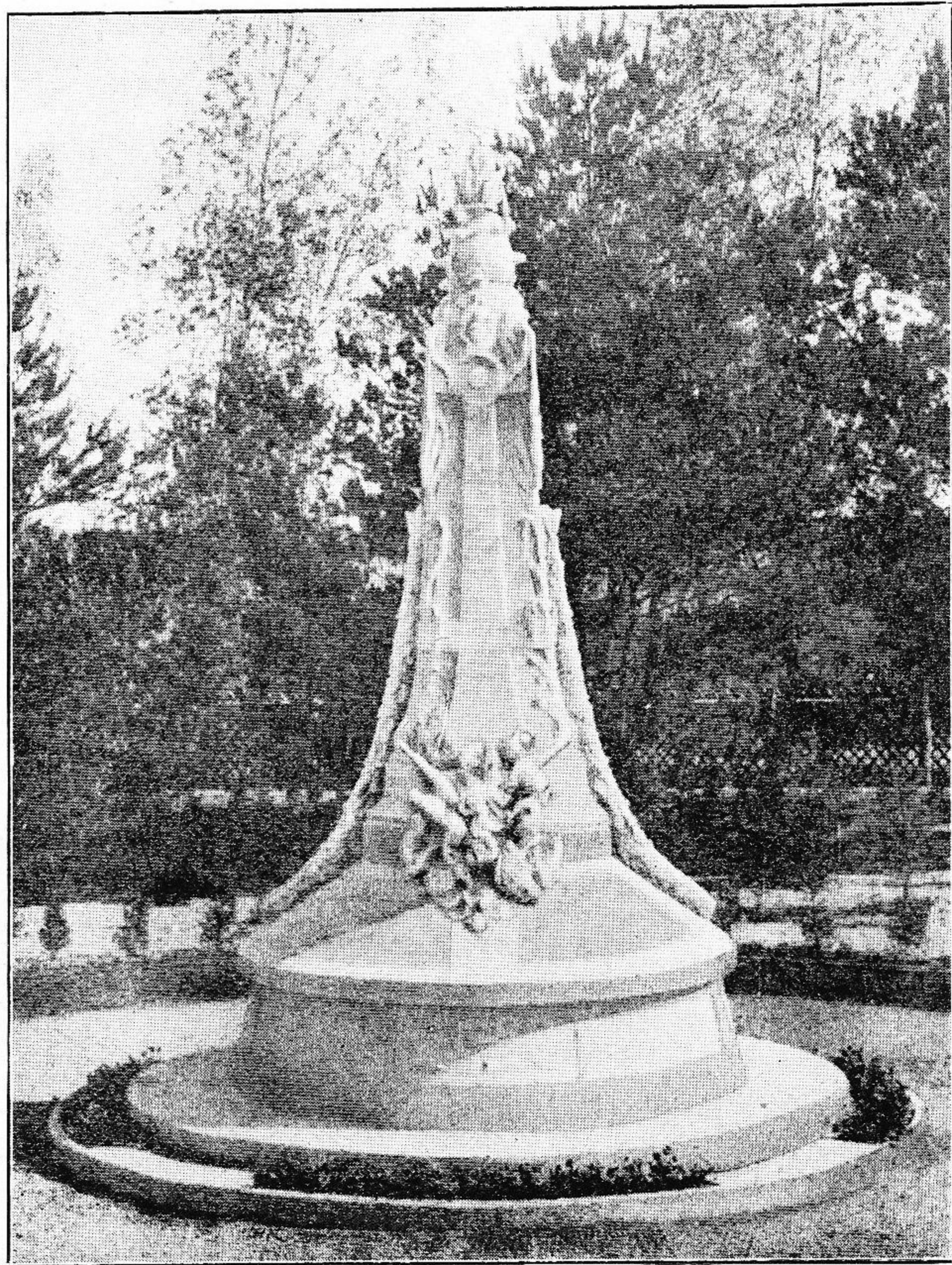
Funérailles d'un prisonnier belge au camp de Parchim.

A ce régime, l'organisme débilité devenait un remarquable terrain de culture pour toutes les maladies : affections des voies respiratoires, rhumatismes, maladies cutanées, affections de l'appareil digestif, dysenterie. Nombre de maladies contagieuses, dont le typhus exanthématique, d'importation russe, nous furent amenées par la vermine dont il était matériellement impossible de se débarrasser complètement en raison de l'incessante promiscuité.



Cimetière du camp de Giessen.

Si certains des médecins civils allemands mobilisés apportaient à notre égard, dans leurs soins, les sentiments d'humanité et de bienveillance inhérents à leur mission, les médecins militaires se montraient en général d'une brutalité extrême. Au reste, ils ne disposaient en matériel et médicaments que d'un minimum de



Monument funéraire des prisonniers du camp de Parchim.

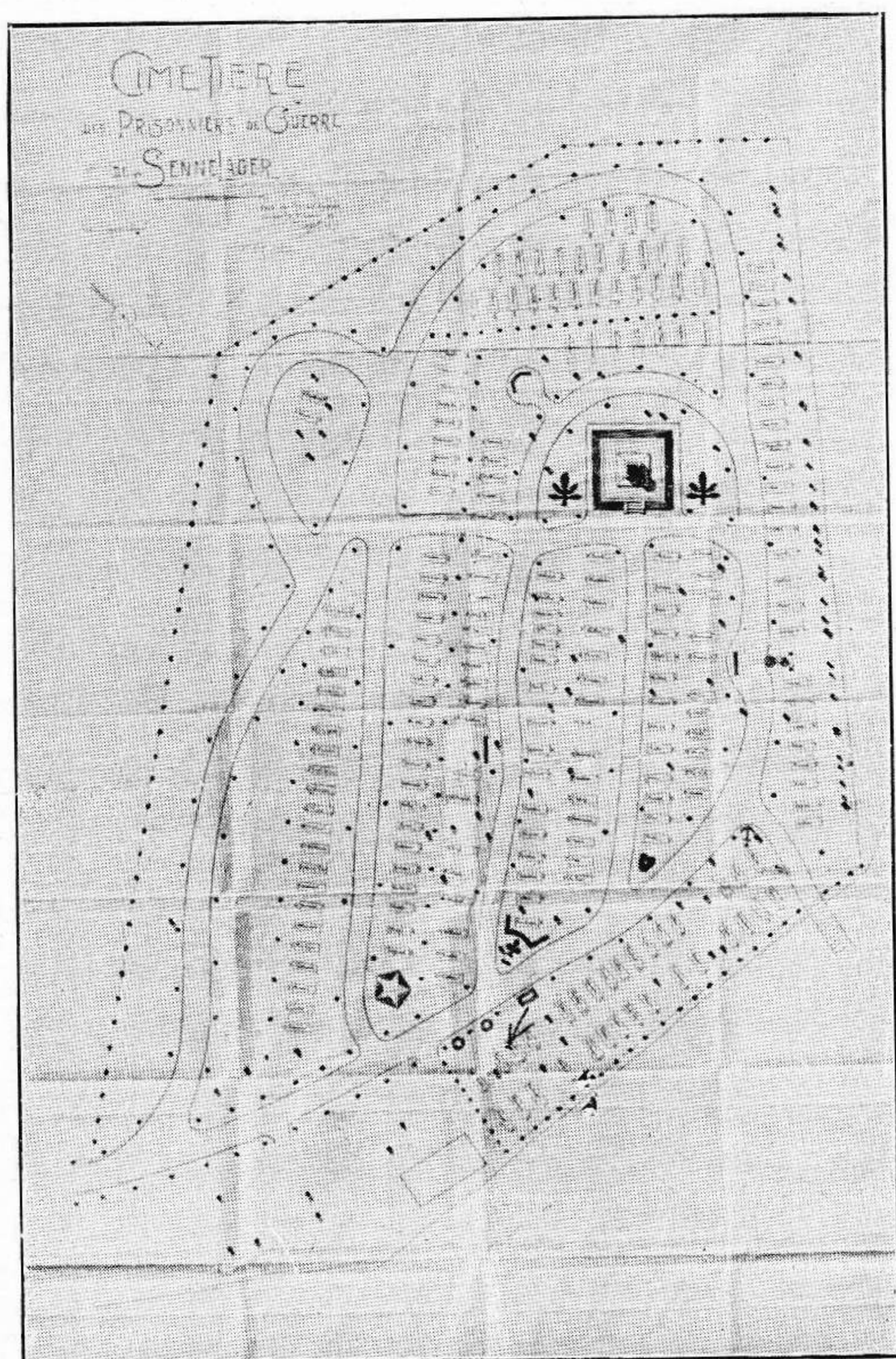
moyens dérisoire. Encore, on le devine, ce faible appoint était-il réservé presque exclusivement aux soldats allemands. Pour être admis au lazaret, il fallait réellement être à peu près à l'agonie. Aussi, bien peu connurent-ils les douceurs d'un lit à demi convenable. Habituellement, les malades, les vrais malades, car il ne fallait pas songer à " tirer au flanc ", se voyaient renvoyés à leur baraque gratifiés d'une exemption de travail et de deux, trois ou quatre comprimés d'aspirine suivant la gravité de leur cas. Car l'aspirine, panacée universelle, devait, en principe, guérir toutes les maladies. La chirurgie, par exemple, fut mieux exercée que la médecine. Les accidents de travail — multipliés naturellement par le manque d'habitude de la plupart des prisonniers, désignés à tort et à travers — fournissaient fréquemment aux chirurgiens allemands une occasion d'exercer leurs réels talents. Mais si les interventions étaient menées avec conscience et habileté, les soins postérieurs, presque aussi importants que l'opération elle-même, laissaient à désirer.

La mortalité générale, peu considérable, au début, alla s'accroissant, au fur et à mesure que les mois s'ajoutaient aux années, pour prendre, en 1918, au moment des épidémies de grippe espagnole qui trouvait en nous une proie facile, des proportions inquiétantes.

Les premiers de nos compagnons qui moururent à Soltau, lorsque le camp n'était nullement organisé, furent inhumés dans des conditions lamentables : roulés tout nus dans une mince couverture et placés ainsi à même la



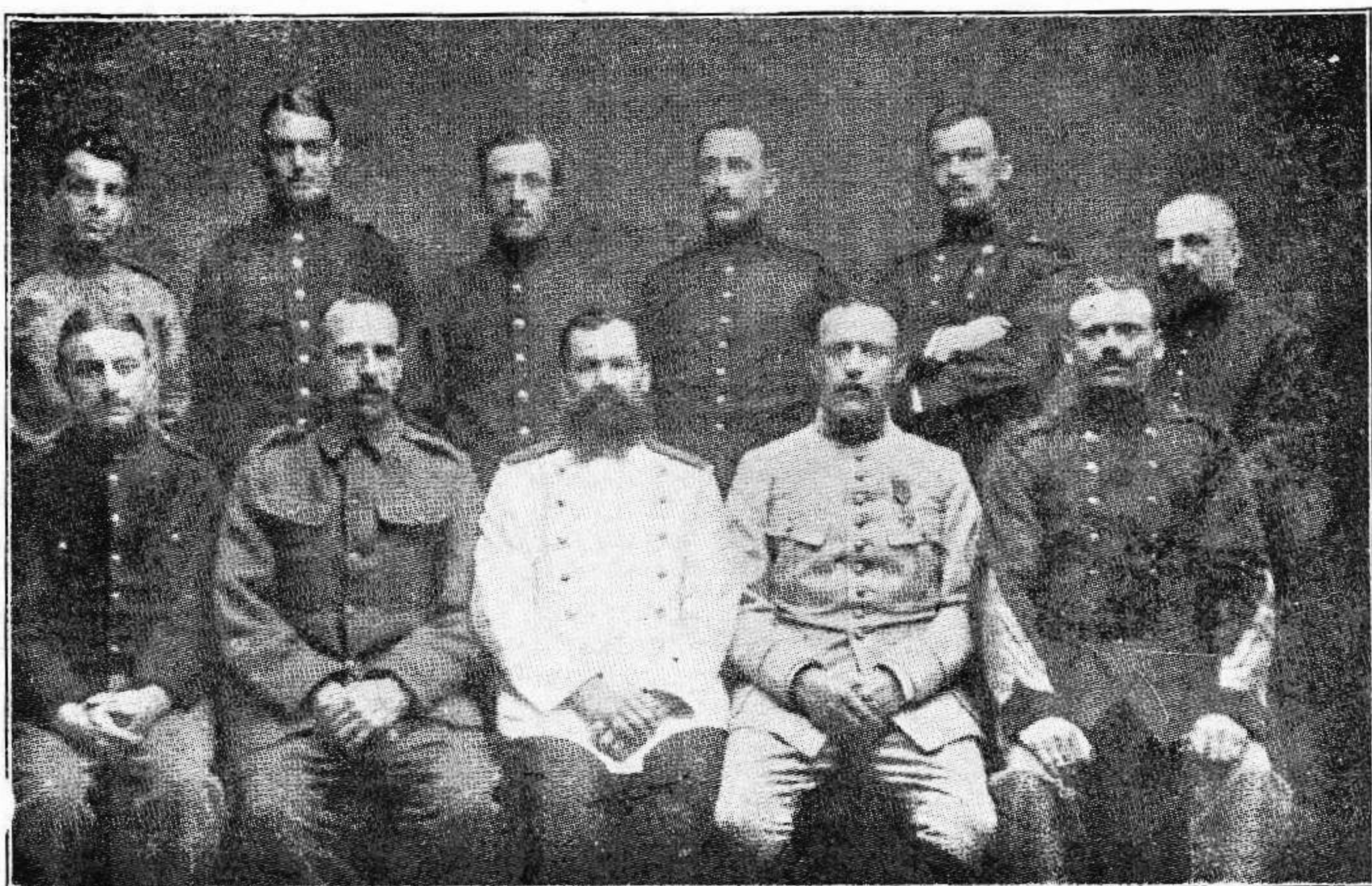
fosse creusée par nous dans un terrain qui devait par la suite devenir le cimetière, trop peuplé, hélas ! Encore, ceux qui disparurent dans un camp avaient-ils la consolation de sentir autour d'eux, adoucissant leur fin, la présence de compatriotes et d'amis.



Pian du cimetière de Sennelager.

Combien atroce dut être le sort des isolés qui, malades dans un kommando lointain, agonisèrent au milieu d'étrangers, d'ennemis, sans le secours suprême d'une parole compâtissante...

Peut-être est-ce le moment de dire un mot de l'effort solidaire par quoi se traduit notre désir de vivre et notre volonté de résister à l'intransigeance et à l'emprise néfaste des Allemands. Ce furent de fragiles barrières que nous élevâmes entre notre faiblesse et la force mauvaise de l'ennemi, les reconstruisant sans défaillance lorsque celui-ci les détruisait : *Bureaux de bienfaisance*, *Œuvre du Vêtement*, *Œuvre du Lait condensé*. A côté de ces efforts collectifs, bien touchants si l'on songe au dénuement général, quelques initiatives privées assumèrent la tâche



Comité international de bienfaisance constitué parmi les prisonniers du camp de Soltau.

généreuse de venir en aide aux prisonniers particulièrement déshérités.

A partir de la fin 1915, dans les camps importants, centres d'envois de kommandos, la vie commençait à se stabiliser. Autant elle était dure et douloureuse dans les petits détache-

# THÉÂTRE DU CAMP

*Section belge.*

SOIRÉE D'OUVERTURE DU 21 OCTOBRE 17.

*Le Mariage  
de Mlle  
Beulemans.*

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

DE  
FR FONSON & FR WICHELER



CASSEL  
PROGRAMME

0.15

ments de travail, autant elle était relativement facile dans ces agglomérations. Ceci s'explique. Ayant mis en commun toutes nos ressources d'imagination et d'adresse, nos facultés d'adaptation et notre philosophie nous permirent de tirer de la situation le maximum de satisfaction et de tranquillité que l'on pût espérer. La nourriture que nous abandonnaient les Allemands, un peu moins mauvaise d'ailleurs, ne constituait plus notre seul recours contre la famine. Des colis de vivres pouvaient nous parvenir du dehors ; toutefois, en 1916, de telles restrictions furent apportées aux envois de Belgique que nous ne pûmes réellement plus compter sur les aliments de nos familles. C'est à peu près vers cette époque que le gouvernement français, à la demande du gouvernement belge, prit une heureuse initiative sans laquelle, on peut le dire, nous serions morts de faim ; il nous fit envoyer, en même temps qu'à ses nationaux, deux kilos et demi de biscuits par semaine. Ces biscuits, peu succulents, mais substantiels, devinrent la base de notre alimentation. Dinant de deux biscuits agrémentés d'une rondelle de saucisson, nous faisons un repas princier. Les colis, en 1915 (1) et 1916, nous parvinrent

(1) Certaines œuvres, telle la Société Belge de Bordeaux, avaient eu cette initiative. Dès 1915, les prisonniers ravitaillés par ce Comité recevaient chacun 100 biscuits et une boîte de vivres : sardines, saucissons, chocolat, haricots, riz, etc. deux fois par mois. (R. L.).



assez régulièrement quoique éventrés, tripotés et souvent diminués d'une partie de leur contenu. Cependant, à partir de 1917, lorsque tous les prisonniers furent sujets aux émigrations périodiques ordonnées par les répartiteurs de main-d'œuvre, nos colis furent égarés, perdus, mais probablement pas pour tout le monde.

Nous avions le droit d'écrire deux lettres et deux cartes par mois. Pourtant, grâce à l'adresse courageuse et désintéressée de certains de nos compatriotes, parmi lesquels je me plais à citer les sous-officiers Louvet et Van de Waele qui, je ne sais trop comment, réussissaient à pénétrer dans les locaux occupés par la censure allemande, un grand nombre de correspondances purent, durant deux ans, être expédiées en fraude. Il ne m'appartient pas d'en dire plus long, mais je sais que certains renseignements furent ainsi transmis à l'autorité militaire belge, par une filière longue et compliquée.

Il y avait à cette époque, à la tête du camp de Soltau, un Allemand énorme, ventripotent et adipeux nommé Boeckelmann. Ce Teuton s'intéressait à l'art et se donnait l'élégance de protéger les artistes, auxquels il fournissait la toile et les couleurs pour les payer en rations de soupe supplémentaires. Il va sans dire que parmi nous se trouvaient quelques peintres qui, dans le dessein d'adoucir l'humeur de cet amateur omnipotent sinon éclairé, lui exécutaient une série d'enluminures cynégétiques d'un effet foudroyant, telles que nulle académie, si avancée



Orchestre du camp des prisonniers civils de Sennelager.

qu'il nous fut loisible d'organiser dans une baraque vide plusieurs expositions de peintures et d'objets d'art réellement intéressantes. Faible diversion à la mélancolie ambiante, qui témoignait uniquement du besoin que nous avions de nous évader moralement des oppressantes préoccupations matérielles.

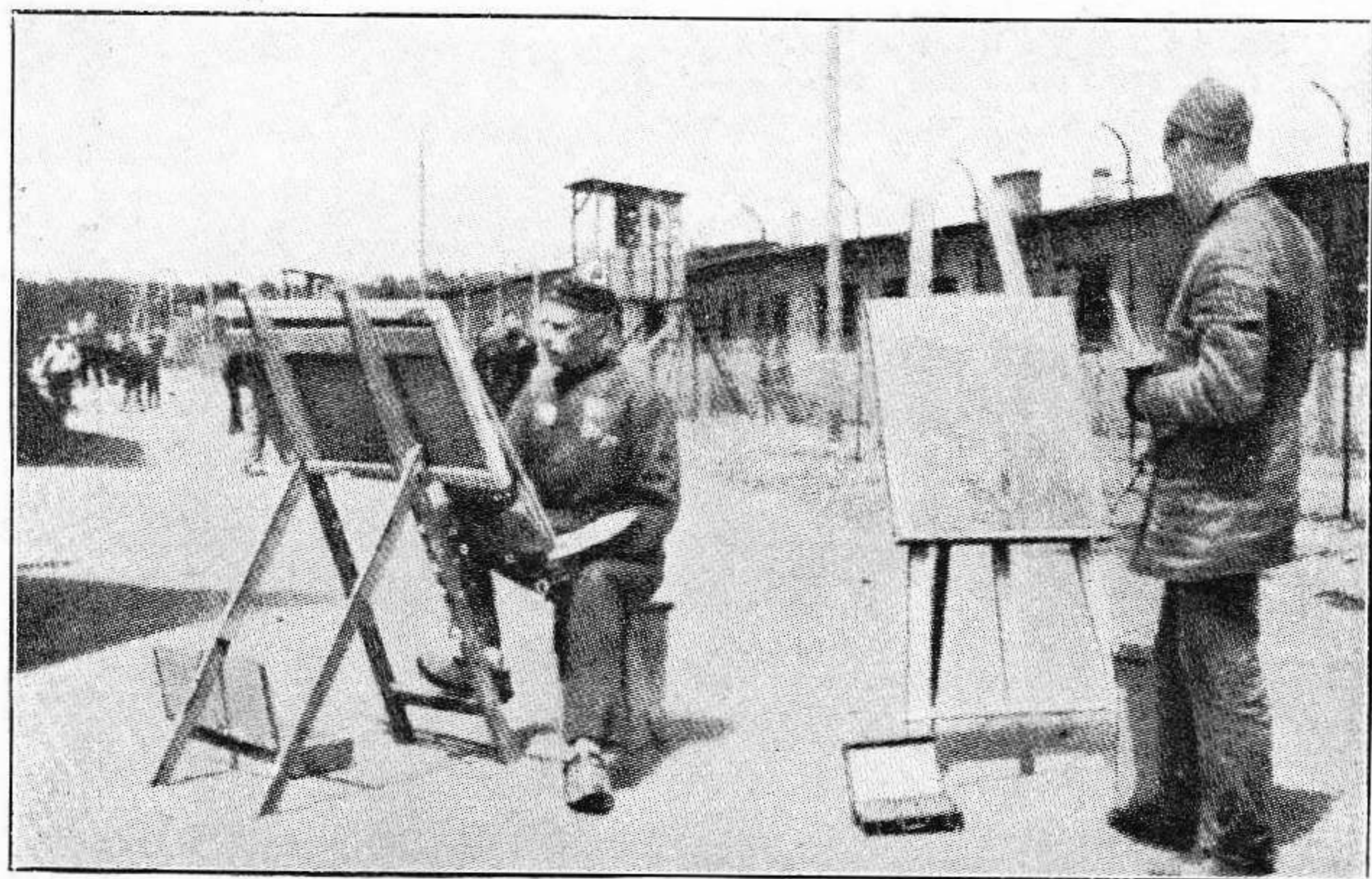
Ce n'est pas que l'on ne songeât à s'évader de manière effective. Les tentatives de fuite furent multiples et diverses quoique ne réussissant guère que dans la proportion de 6 à 7 p. c. On peut ranger ces essais en deux catégories : les évasions à pied et les évasions en chemin de fer.

Les premières s'effectuaient soit par groupe, auquel cas elles échouaient généralement, soit isolément, ce qui leur conférait le maximum de chances pour peu que le fuyard fût énergique, pourvu de vivres suffisants et apte à se diriger la nuit.

Les évasions par chemin de fer, nécessitant une préparation importante — qui comportait de faux papiers, des uniformes allemands et la connaissance parfaite de la langue, — pouvaient aboutir à de bons résultats lorsque rien n'y était laissé au hasard

et à condition que ceux qui les tentaient gardassent la plus absolue discrétion. L'écueil principal consistait dans la traversée des triples cordons de sentinelles postés à la frontière hollandaise. C'est là qu'en général vinrent échouer la plupart des évasions. D'amusants essais, dont un grand nombre réussirent, furent accomplis à l'époque du rapatriement en Belgique des prisonniers civils.

Ceux-ci, véritables loques humaines, méprisés plus encore par



A Cellelager.

qu'elle soit, n'eût osé en primer la facture. Mais ces conceptions téméraires, une fois introduites dans la galerie du commandant, faisaient bénéficier la masse de la satisfaction qu'il éprouvait à posséder des chefs-d'œuvre uniques.

La latitude laissée à ce groupe d'artistes leur permettait, la corvée de peinture terminée pour le commandant, de se livrer sérieusement à leur verve et d'entretenir leur métier. C'est ainsi



Camp de Holzminden. — Les enfants et les hommes vont à la cuisine.



Holzminden. — Les enfants sortant du camp des femmes.





Groupe de prisonniers belges, anglais, français et russes à Cellelager.

les Allemands que les soldats, n'ayant pas pour réagir le sentiment et le tempérament militaires que tous nous avons acquis plus ou moins, végétaient dans les camps dans un état voisin du dépérissement total. Les Allemands se décidèrent à renvoyer en Belgique ceux dont ils ne pouvaient réellement utiliser les muscles. D'audacieux prisonniers militaires se glissèrent parmi ces troupeaux à la faveur du désordre qu'occasionnaient fatalement des départs de ce genre et débarquèrent tranquillement qui à Verviers, qui à Liège, d'où il leur était plus aisé de gagner la Hollande.

En cas d'échec, les sanctions étaient immuables. L'évadé repris se voyait ramené à son camp d'origine, attaché à un poteau que surmontait un écriteau portant, pour l'édification de ses camarades, l'inscription suivante : *Évadé, mais repris*. On le conduisait ensuite au cachot noir (Streng-arrest) où il passait trois semaines, nourri de pain sec et d'eau, et recevant de la lumière un jour sur quatre seulement. Ceci n'empêcha nullement certains de multiplier les tentatives et l'on cite jusqu'à dix essais effectués par le même prisonnier.

Les prisons, au reste, étaient toujours pleines, pas seulement de candidats à la liberté, car le moindre délit recevait pour sanction un séjour plus ou moins long en geôle. Un quart d'heure de grasse matinée, une cigarette éteinte trop tard, et le criminel prenait le chemin de l'ergastule dès qu'une place s'y trouvait vacante. Mais, dans la gamme des châtiments appliqués par les Boches, le cachot n'était considéré que comme une punition légère et les condamnations aux travaux forcés, à la peine capitale ne furent point des exceptions. J'ai, pour ma part, et bien à contre-cœur, assisté à l'exécution de deux Russes accusés d'un forfait réel ou inventé et qui, tous deux, tombèrent sous les balles du peloton amené à dessein à 20 mètres du camp — pour l'exemple — avec une crânerie dont je conserverai toujours le souvenir.

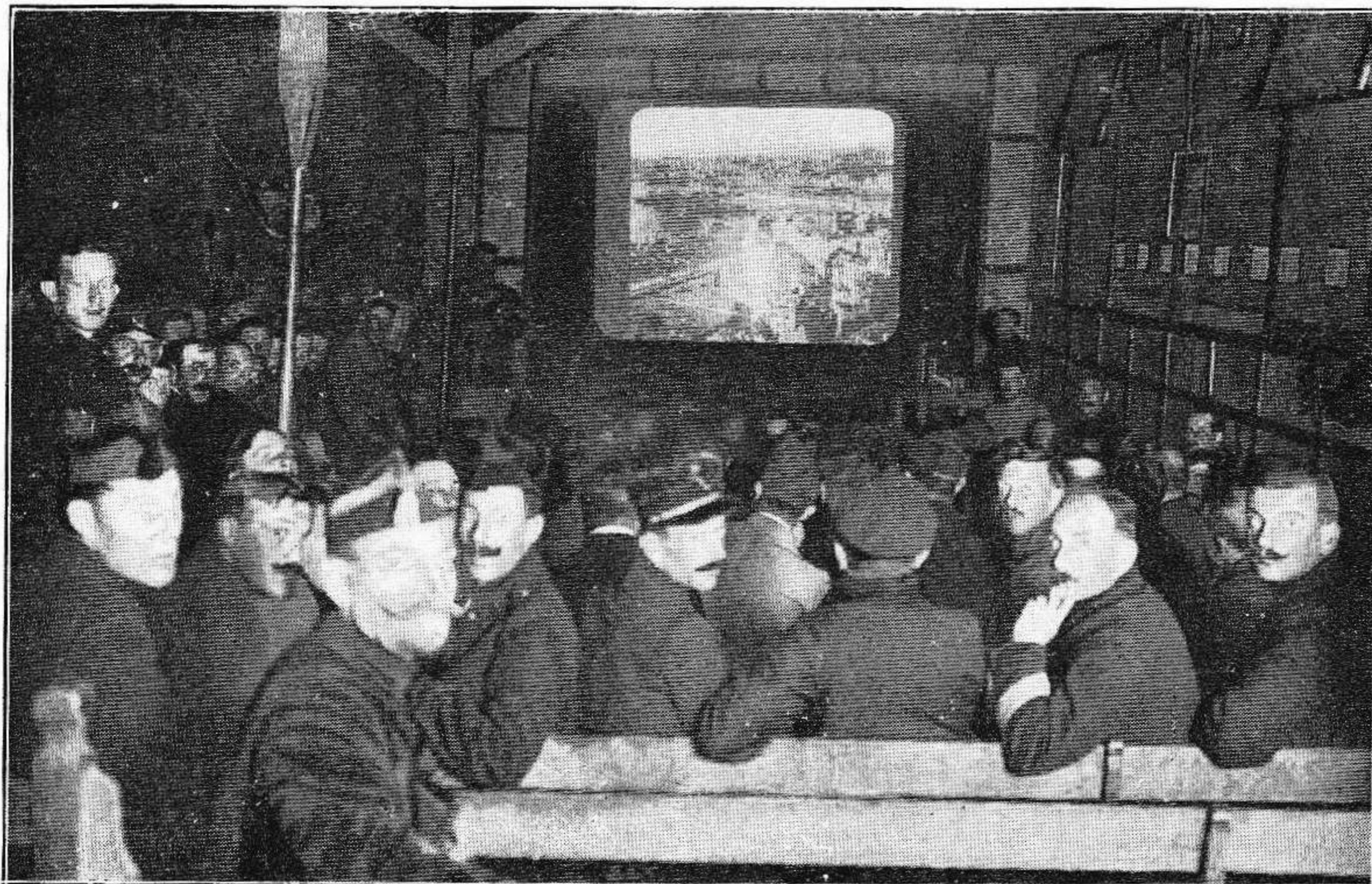
L'évadé, sa punition accomplie, était immédiatement changé de camp et astreint au travail forcé jusqu'à la fin de la guerre. Dès cet instant, son nom était inscrit à l'encre rouge sur les listes de prisonniers qui, de camp en camp, de province en province, de principauté hanovrienne à royaume bavarois, se transmettaient par l'entremise des autorités allemandes. Il était en butte à toutes les vexations, à toutes les suspicions. Pour lui, les châtiments corporels, — même monnaie distribuée par les sentinelles prévenues, — constituaient le pain quotidien. Les besognes les plus accablantes lui étaient réservées et pour un oui, pour un non, voire pour un signe, il était privé de colis, de lettres, c'est-à-dire du seul réconfort qu'il pût attendre.

Heureux quand, au hasard de ses pérégrinations forcées, il finissait par échouer en un endroit, camp important ou kommando infime, où le sous-officier belge ou allié, qui avait pris la direction des services intérieurs et assumait à lui seul ou avec quelques camarades la distribution des colis, des biscuits ou des lettres, s'efforçait, fraternellement, de l'aider et de le consoler. Car les Allemands qui, avant de se mettre

ouvertement en travers de nos essais d'organisation du régime des colis et des lettres, ne manquaient pas une occasion de les combattre sournoisement, ne se gênaient plus pour en priver complètement les "mauvaises têtes" et les "dangereux". Par représailles, en 1918, ils supprimaient même totalement les envois de biscuits du gouvernement français.

Quelques intermèdes amusants émaillaient la tristesse de l'internement, des durs travaux et de l'asservissement à un maître impitoyable. Un beau jour, débarquèrent dans les camps de braves professeurs hambourgeois chargés par leur Faculté d'établir la distinction

qu'il y avait ou qu'il devait y avoir entre le gabarit des crânes flamands et celui des crânes wallons. Ils mesurèrent,



La leçon au camp.



En Suisse.



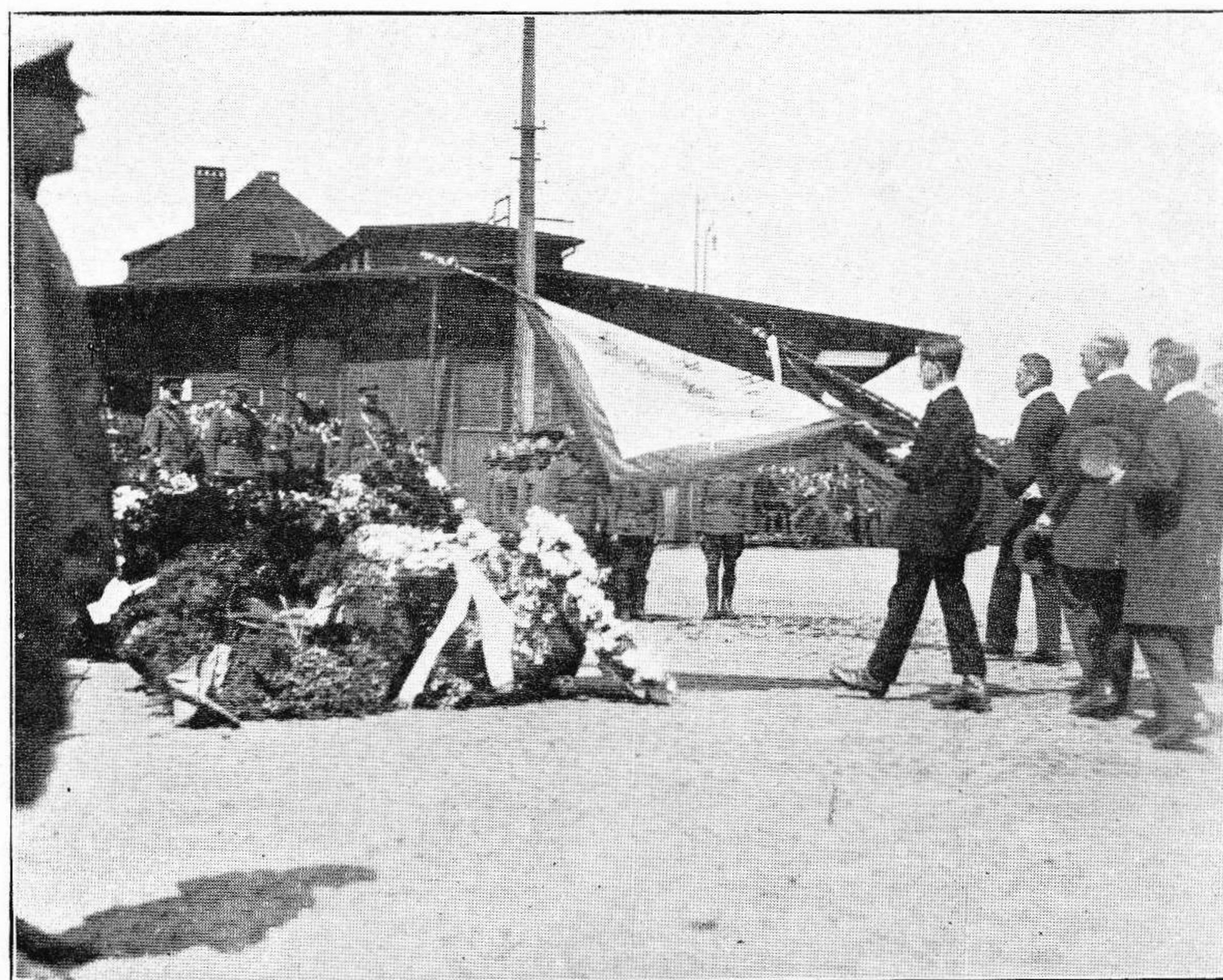
cupèrent, évaluèrent sans rire quelques centaines de têtes rasées de près suivant les ordonnances. Peut-être, à l'heure actuelle, quelque savant phrénologiste hambourgeois pâlit-il encore sur les dimensions comparées d'une boîte crânienne de Gembloux et d'un occiput ostendais.

Il s'agissait de déterminer les différences essentielles existant, paraît-il, entre les races flamande et wallonne. Les Allemands n'abandonnaient pas, en effet, leur chimère de dissociation entre les deux éléments de la nation belge. Non contents de se livrer eux-mêmes à une propagande hypocrite ou avouée, ils firent appel à ces mauvais Belges qui, à l'heure présente, expient en Hollande leur conception étroite et égoïste d'une sous-Belgique, pour mener à bien cette entreprise séparatiste. La tentative fut brève et concluante. Les mauvais bergers qui franchirent l'enceinte du camp, afin d'y venir prêcher la discorde et la désunion, furent hâtivement et unanimement reconduits à l'entrée au moyen de pierres, de bouts de bois et autres projectiles improvisés.

Le seul espoir que pouvait nourrir le prisonnier de quitter cet enfer consistait dans les visites périodiques des médecins suisses. Ceux-ci s'acquittèrent de leur tâche avec la plus rare conscience, mais ils étaient, hélas ! flanqués de médecins allemands empressés à combattre tout ce que les décisions des Suisses pouvaient avoir de trop bienveillant. Les commissions neutres d'ailleurs étaient simplement autorisées à donner un avis que devait, ensuite, confirmer ou infirmer le plus souvent le médecin allemand. Celui-ci donnait-il son approbation, ce n'était pas tout encore. Une ultime contre-visite était passée à Constance ou à Mannheim. Mains prisonniers, se croyant déjà sauvés, durent, de là, reprendre la route de la géhenne.

Il leur fallut attendre l'armistice pour pousser ce cri de délivrance que, depuis plus de quatre ans, ils gardaient étouffé au fond de leur poitrine.

Abel LURKIN.



Les ex-prisonniers de Dolhain rendent les honneurs aux corps de compatriotes fusillés en Allemagne, et ramenés en 1920.